

La place est celle
« de l'unité
italienne », mais
la ville reste
multiculturelle
par essence.



Trieste

ville ouverte

D. DAINELLI/CONTRASTO/REA

Dès qu'ils s'en éloignent, les visiteurs éprouvent souvent la même expérience : Trieste échappe à la mémoire. Venise a ses canaux ; Rome, son forum ; Naples, ses scooters... Mais Trieste ? Son nom évoque moins un ensemble cohérent qu'une série d'impressions passagères. Les secousses du vieux tramway aux fauteuils en bois, quand il monte la colline. Le reflet du château de Miramare sur la surface de l'eau. Et ce sentiment curieux de visiter Vienne, puis Venise ou Belgrade, le long des rues et des boulevards.

A l'orée des Balkans

Penser Trieste est délicat, car la ville n'appartient à aucune catégorie. Sa nationalité, au moins, ne fait guère de doute : on y descend la via Battisti en quittant le Caffè San Marco pour se rendre au Teatro Verdi. Pourtant, le reste du pays entretient un curieux rapport avec la cité : 7 Italiens sur 10, selon un sondage réalisé en 1999, ignorent sa présence sur leur territoire. Sa localisation n'arrange rien. Niché en haut et à droite de la mer Adriatique, ce port de taille moyenne est toujours placé dans un

**Non loin de Venise,
l'ancien port de l'empire
austro-hongrois épanche
son histoire cosmopolite.
Une fascinante cité,
européenne de toujours.**

coin des cartes ; seul un étroit ruban, large de quelques kilomètres à peine, le relie au reste de l'Italie. Pour le reste, la Slovénie est à moins de 10 kilomètres du centre-ville, la Croatie n'est guère plus éloignée. Posée au pied d'une immense falaise en calcaire, qui accroît l'impression d'isolement, Trieste évoque un avant-poste de l'Europe occidentale, à l'orée des Balkans.

Plus que la géographie, c'est l'histoire qui explique la confusion des esprits. Colonisée par Rome, puis harcelée par Venise, Trieste s'est placée, à la fin du *xiv*^e siècle, sous la protection des Habsbourg. Qui en feront, quatre siècles plus tard, le principal port d'Autriche-Hongrie et l'une des plus grandes villes portuaires du monde. Les sièges des compagnies maritimes, la poste centrale aux allures de décor d'opéra

et les villas des armateurs témoignent de cet âge d'or. Dans l'ancienne gare, le guichet de vente des billets est toujours indiqué en trois langues – allemand, italien, anglais – et des adultes au regard d'enfant font tourner, chaque dimanche matin, des trains électriques dans l'ex-salle d'attente.

Après la chute des Habsbourg, au lendemain de la Première Guerre mondiale, et le rattachement de Trieste au royaume italien, la cité amorce un lent déclin. Les fascistes n'auront de cesse que les Slovènes en soient chassés, avant que la ville devienne l'enjeu d'un marchandage, jusqu'en 1954, entre l'Est et l'Ouest.

L'office de tourisme célèbre désormais les écrivains ayant vécu ici – Joyce, Stendhal, Morand, Rilke... Mais l'âme des lieux devait tout à ses habitants : négociants au col amidonné, ouvriers du port, banquiers fumeurs de cigare, peintres fauchés, fonctionnaires de Vienne... Comme Paris ou New York, Trieste incarnait une ville ouverte, commerçante, multiculturelle avant l'heure. C'était une cité de nulle part, bourgeoise et prospère, aux confins des empires. Une ville européenne et moderne, par excellence.

MARC EPSTEIN